

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Atelier **Le poète et le romancier**

François Ricard

Volume 22, Number 4 (130), July–August 1980

Et la poésie?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29894ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, F. (1980). Atelier : le poète et le romancier. *Liberté*, 22(4), 83–89.

Troisième jour :

ATELIERS*

(le mercredi 3 octobre 1979, dix heures)

Premier atelier :

LE POÈTE ET LE ROMANCIER

Texte de présentation :

François Ricard

Je commencerai, comme il est d'usage, par mettre en question le texte du dépliant de la Rencontre — qui est pour l'instant notre seule référence commune, notre petite bible en quelque sorte. Et je dirai comme l'instituteur : ouvrons notre dépliant à la page deux. A propos du problème que nous devons débattre, voici ce qu'écrivait l'auteur anonyme :

L'on accorde aujourd'hui beaucoup plus d'importance au romancier qu'au poète, peut-être parce que le premier consent d'emblée à parler la langue courante, quotidienne, convenue, tandis que l'oeuvre du second commencerait là où les possibilités des « mots de la tribu » s'épuisent, dans le bruissement de la gestation de la parole.

C'est une belle phrase, admettons-le. Mais que cela ne nous empêche pas d'en faire l'exégèse.

J'y relève pour ma part plusieurs points qui prêtent à discussion. A commencer par la première assertion : « L'on accorde aujourd'hui beaucoup plus d'importance au romancier qu'au poète ». Cela a l'air d'un simple constat de fait. Mais je crois qu'on peut poser certaines questions sans paraître trop impertinent : qui est ce *on* ? Et qu'est-ce que notre auteur entend par *beaucoup plus d'importance* ? Pour le *on*, on doit dire pour le moins qu'il porte bien son nom dans le cas présent : c'est un pronom très indéfini. Mais comme les pronoms, même indéfinis, sont là pour tenir lieu d'autre chose, essayons de définir celui-ci un peu mieux. Je vois

* Nous regrettons de ne pouvoir produire ici le texte de présentation du troisième atelier de cette journée, consacré au thème *le poète et la critique* ; son auteur, Gilles Marcotte, n'a pu nous en remettre copie.

pour ma part trois possibilités : cette foule indistincte représentée par le *on* peut être soit l'ensemble du public, soit la fraction de ce public qui fait marcher l'institution littéraire (éditeurs, libraires, professeurs, journalistes, etc.), soit enfin les écrivains eux-mêmes. Or dès qu'on pose l'une ou l'autre de ces équivalences, la phrase de notre auteur anonyme se complique singulièrement.

Peut-on dire, en effet, que le grand public, pour commencer par lui, méprise les poètes au profit des romanciers ? Chacun peut avoir là-dessus son opinion. Pour ma part, je répondrais ceci : oui, si l'on mesure son attitude par ses réactions de consommateur, car il achète incontestablement beaucoup plus de romans que de recueils de poèmes. Mais si, au lieu des chiffres seuls, on prend en considération la *valeur* morale ou mythique que ce même public prête aux choses, alors la réponse devient plus ambiguë, et je ne suis pas sûr que, même dans ce grand public, le poète ne soit pas tenu pour un personnage plus précieux, plus rare et plus prestigieux que le romancier. Il flotte encore, autour de la figure du poète, un peu de l'aura qui entourait autrefois les prêtres et les devins. Cela s'est dégradé, bien sûr, cela est maintenant enfoui, inavoué, déplacé, tout ce qu'on voudra, mais j'en suis convaincu, cela existe toujours, cette révérence, ce sentiment quasi numineux que suscite partout le poète — sentiment qui, paradoxalement, s'exprime peut-être même dans des attitudes apparemment ironiques ou dépréciatives à l'égard du poète, mais en réalité toutes empreintes de respect caché. En un mot, pour le grand public, le poète n'est pas un homme tout à fait comme les autres.

D'ailleurs, les éditeurs, professeurs, journalistes et autres gestionnaires de la littérature — comme, au Canada et au Québec, les fonctionnaires chargés des subventions à la création — tous ces gens le savent bien qui, eux aussi, tablent sans cesse sur ce prestige accordé au poète. Sauf qu'eux sont peut-être un peu plus cyniques. Commercialement, il est clair que le roman paie davantage, tandis que la poésie fait à peine ses frais. Du point de vue du marketing, on peut même dire que la littérature, de nos jours, c'est le roman, un point c'est tout. Mais si, là encore, on regarde les choses un peu différemment, si l'on prête attention moins aux chiffres qu'à cette sorte d'idéologie très subtile que produit l'institution littéraire, à cette image d'elle-même qu'elle tâche de projeter et d'accréditer par sa propagande, alors on est forcé de réviser de nouveau l'affirmation de notre auteur anonyme. Voyons par exemple à quels écrivains, à quelles revues, à quelles maisons d'édition les gouvernements accordent leurs subventions et bourses de création : la poésie, au Québec du moins, reçoit autant, sinon plus, que le roman. Voyons les manuels scolaires : l'histoire de la littérature québécoise la plus répandue dans les collèges aujourd'hui, celle de Pierre de Grandpré, consacre un tome complet à la poésie de 1945 à nos jours, et un tome également à tout le reste de la production durant la même période, roman, théâtre,

histoire, journalisme, essai et critique. Examinons les journaux : le *Devoir*, qui est le journal de Montréal à s'occuper le plus largement de littérature, consacre régulièrement la première page de sa section dite culturelle du samedi — section dont le responsable, soit dit en passant, est lui-même poète — à la présentation d'un écrivain, avec photo, éloge, entrevue, etc. Or je me suis amusé à faire le compte : sur une soixantaine de ces articles ou reportages de première page parus au cours de la dernière année, vingt-six mettent en vedette des poètes et douze des romanciers, les autres portant sur des essayistes ou des dramaturges.

Ce que j'essaie de montrer par ces petites statistiques sans doute ennuyeuses, ce n'est évidemment pas que la poésie écrase tout le monde, ni qu'elle n'ait aucun sujet de se plaindre. Il suffit d'aller dans une librairie pour savoir à quoi s'en tenir : les recueils et les revues de poésie n'y ont pas la place d'honneur, loin de là. Mais le roman — je ne parle pas ici des best-sellers ni des prix Goncourt — le roman l'a-t-il davantage ? Je ne pense pas.

Mais venons-en à la troisième définition possible du fameux *on* qu'emploie notre auteur anonyme : les écrivains eux-mêmes. A ce sujet, voici une autre compilation : des quelque 180 noms d'écrivains actifs que contient le *Petit dictionnaire* publié récemment par l'Union des écrivains québécois, près de soixante sont des noms de poètes, ce qui est égal, à un ou deux près, au nombre des romanciers. Autre détail intéressant : cette même Union des écrivains a un bureau de direction de cinq membres ; or depuis l'hiver dernier, quatre de ces cinq élus sont principalement poètes, le président seul, Louis Caron, étant romancier, encore que son premier livre, publié il y a six ou sept ans, ait été un livre de poésie. Cela montre clairement, je crois, qu'il est loin d'exister, de la part des écrivains en général ou des romanciers en particulier, un ostracisme quelconque à l'endroit des poètes. Pas plus d'ailleurs que de la part des critiques, qui accordent sûrement autant de temps et d'attention à la poésie qu'au roman. Exemple : dans une revue sérieuse et très représentative comme *Voix et images*, durant l'année 1978, huit études ont porté sur la poésie, contre dix pour le roman. Mais si l'on quitte encore ici les statistiques, j'irais même jusqu'à dire que loin d'être ostracisée, la poésie — en littérature québécoise du moins, et je ne crois pas que les choses soient très différentes ailleurs si l'on s'en tient à l'espèce d'idéologie qui a cours à l'intérieur de la classe littéraire — la poésie, dis-je, occupe une place nettement privilégiée. Il n'est pas rare d'entendre, de la part des nombreux écrivains qui pratiquent à la fois la poésie et le roman, des opinions tendant à faire considérer leurs poèmes comme la part la plus significative ou la plus haute de leur oeuvre, tandis que leurs romans ou leurs écrits en prose seraient une sorte de concession, de facilité qu'ils s'accordent seulement par faiblesse ou pour se reposer, disent-ils, de l'effort qu'exige d'eux leur poésie. De même, combien de fois n'ai-je pas vu des romanciers, jeu-

nes ou moins jeunes, excellents ou médiocres, avouer leur regret, presque leur remords de ne pas être poètes, de ne pas avoir reçu en partage le don de poésie. Je suis sûr que chacun d'entre vous a déjà eu l'occasion de constater, sinon d'éprouver, de telles manifestations de mauvaise conscience. C'est pour ainsi dire un lieu commun.

Donc, si l'on relit la phrase de notre dépliant : « L'on accorde aujourd'hui beaucoup plus d'importance au romancier qu'au poète », il faut au moins la nuancer. C'est peut-être le cas à la télévision et dans les agences de publicité, mais sûrement pas ailleurs. En tout cas, je ne crois vraiment pas qu'on puisse employer l'expression « beaucoup plus d'importance ».

Mais poursuivons notre lecture du dépliant. L'auteur, toujours aussi anonyme, précise ensuite ce qui distingue la poésie et le roman : « le romancier, dit-il, consent d'emblée à parler la langue courante, quotidienne, convenue, tandis que l'oeuvre du poète commencerait là où les possibilités des mots de la tribu s'épuisent, dans le bruisant silence de la gestation de la parole ». N'allons pas plus loin, et faisons subir à cette prose une petite explication de texte.

Pour parler du roman, le langage de notre auteur est on ne peut plus affirmatif, péremptoire même et, vous l'aurez constaté, un peu dépréciatif : le verbe (« consentir ») marque la soumission, sinon l'abaissement ; ce verbe est à l'indicatif présent ; le langage s'appelle « la langue » et les épithètes sont tout ce qu'il y a de plus prosaïque : « courante », « quotidienne », et même — encore plus bas — « convenue » ; enfin, le romancier est le sujet de la phrase, il est, le pauvre, responsable de ses actes. Maintenant, le membre de phrase sur la poésie : il commence par le digne mot d'« oeuvre », qu'on ne trouvait pas à propos du roman ; le poète, quant à lui, n'est ici que le complément déterminatif de son « oeuvre », donc à la fois préservé et choisi par cette « oeuvre » ; le verbe qui vient ensuite est au conditionnel (« commencerait »), car notre auteur n'ose pas être ici aussi tranchant que tout à l'heure ; et pour le reste de la phrase, c'est une succession de références culturelles nobles et de très séduisants paradoxes : le commencement de la poésie se situe à la fin, à l'« épuisement » de quelque chose, épuisement qui est lui-même une « gestation », donc un nouveau commencement ; la poésie relève de l'impossible, puisqu'elle apparaît là où finissent les « possibilités » ; et pour finir, la « parole » — notez que ni le mot de « langage » ni celui de « langue » ne s'appliquent à la poésie, il faut plutôt dire « mots » ou « parole », ce qui n'est pas du tout la même chose — la « parole », donc, fait un bruit qui est du silence.

Je ne veux pas accabler inutilement l'auteur du dépliant, qui peut-être jouira ici de son anonymat. C'est pourquoi j'ajouterai que sa prose, au fond, n'est ni meilleure ni pire que bien d'autres du même genre. Elle ne fait qu'illustrer une attitude — j'employais

tout à l'heure, à ce propos, le terme peut-être un peu exagéré d'« idéologie » — une attitude, dis-je, qui est extrêmement répandue un peu partout, y compris parmi les écrivains eux-mêmes, c'est-à-dire ce réflexe que l'on a, quand on compare la poésie et le roman, d'employer toujours, pour l'une, un vocabulaire et des tours qui relèvent presque du sacré, et pour l'autre, des termes au contraire extrêmement précis et quasi techniques. Avez-vous déjà entendu dire d'un roman, fût-il le meilleur, qu'il ait été « pro-féré » ? Avez-vous déjà entendu parler d'un romancier qui, en écrivant son roman, « jouerait sa vie » ? Pourtant, en poésie, cela semble la chose la plus normale.

Je ne cherche pas ici, quoi qu'on en pense, à dévaluer la poésie. Simplement, je tente de montrer qu'il n'est pas sûr du tout que l'on « accorde » à la poésie beaucoup moins d'importance qu'au roman ». Le contraire me paraîtrait plutôt l'évidence. Et voudrais-je changer cet état de choses que je ne le pourrais certainement pas. Car comme on dit ici, le pli est pris et bien pris.

Sans remonter au déluge — ce qui de toute façon ne servirait à rien — on peut quand même dater avec assez de précision l'origine de cette idée (ou de cette idéologie) dans laquelle nous continuons nous aussi de nous mouvoir et selon laquelle la poésie, par rapport au roman, est non seulement autre, mais supérieure, comme s'il s'agissait de deux planètes absolument étrangères, sinon ennemies. Evidemment, c'est chez Baudelaire qu'il faut aller, pour trouver la fameuse suppression de « l'intrigue superflue » ; mais encore plus chez Mallarmé — dont notre auteur, on l'aura remarqué, a nettement subi l'influence — et chez les fils spirituels de Mallarmé, cette génération du tournant du siècle qui a honni le roman jusqu'à méconnaître Proust et dont le mépris a trouvé sa plus parfaite expression chez Valéry à qui, vous vous souvenez, l'art du roman a toujours été « inconcevable ». Il n'est pas nécessaire de revenir là-dessus, c'est de l'archi-connu. Retenons seulement que nous vivons depuis bientôt un siècle sur cette idée : la poésie est au roman comme le sacré au profane, l'élite à la masse, le gratuit au vénal, la musique au bruit, la danse au boitillement, l'oiseau à la fourmi, et j'en passe, pour résumer tout cela par cette opposition moins simpliste qu'elle n'en a l'air : la poésie ; c'est en haut, au loin, ailleurs, tandis que le roman, c'est ici, en bas, chez la concierge.

Certes, Valéry a été contredit, et avec beaucoup de finesse, par Thibaudet, Georges Blin, Claude-Edmonde Magny, Michel Butor et bien d'autres. Si bien qu'aujourd'hui personne n'oserait soutenir *ouvertement* la position de Valéry. Mais je ne crois pas me tromper complètement en disant que cette position demeure néanmoins la plus répandue, quoique moins agressive, pourrait-on dire. Mais c'est qu'agressive, elle n'a plus besoin de l'être, étant, comme on dit, passée dans les moeurs, devenue presque instinctive, allant de soi ; on n'a plus besoin de la soutenir, puisque tout le monde

est d'accord. Barthes lui-même, dans ses *Mythologies*, n'y a guère songé. Et même ceux que j'ai nommés tout à l'heure et qui se sont portés à la défense du roman contre Valéry, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Simplement, ils ont montré avec beaucoup d'ingéniosité que si Valéry — et Breton après lui — ont tant décrié le roman, c'est seulement faute d'avoir compris cette chose pourtant évidente : que le roman, eh bien, c'est de la poésie. Et de même, si le genre dit du « roman poétique » fait l'unanimité contre lui, en revanche nous avons pris l'habitude, pour exprimer notre admiration devant les grands romans, de dire que ce sont de véritables poèmes. Joyce est poète, Woolf est poète, Flaubert lui-même a droit à l'onction. Bref, le meilleur de la production romanesque est sauf dès qu'il est annexé par la souveraine poésie.

Outre cette question de préséance, il reste encore une autre question que nous pourrions débattre. Y a-t-il ou non une différence entre la poésie et le roman ? La division des genres tient-elle toujours ? Ne faut-il pas l'abandonner, ou la réviser de fond en comble ? Et s'il subsiste bel et bien une différence, quelle est-elle ? Ce problème dépasse certainement ma compétence. Mais je dirai quand même ceci : la vraie différence, la différence essentielle réside peut-être moins dans les formes et dans les thèmes que dans l'opposition de ce que j'appellerais deux tempéraments, deux esprits : l'esprit poétique et l'esprit romanesque.

Tout de suite cependant, je dois apporter une précision : je n'entends pas du tout par ce mot de *romanesque* ce que le dictionnaire nous dit habituellement, c'est-à-dire le synonyme de sentimental, rêveur, passionné, extravagant, etc. Mais bien exactement le contraire. L'esprit romanesque, tel que je le conçois et tel qu'il se manifeste, me semble-t-il, dans le roman moderne, c'est plutôt la négation, justement, de tout ce que l'on appelait autrefois le romanesque. L'esprit romanesque, si j'osais le définir, ce serait peut-être par l'ironie, le doute, l'humour, l'interrogation. Par une vision ouvertement réaliste, démystificatrice, de l'homme et du monde, de l'homme dans son rapport avec le monde et avec lui-même, rapport que le roman tend à voir comme conflictuel, certes, mais non tragique : comique plutôt, sinon franchement cynique. En un mot, l'esprit romanesque serait essentiellement critique et satanique. « Le roman, écrit un romancier contemporain, est un piège tendu au héros. » Et toujours, ajouterais-je, un piège où il tombe. C'est l'univers de la *discordance*.

Par opposition, l'esprit poétique — et la description que je propose en tremblant n'est pas très loin, je crois, de celle que Valéry donnait de « l'état poétique » — l'esprit poétique, tel qu'humblement et maladroitement je l'imagine, serait essentiellement affirmatif ou contemplatif. Est poète, oserais-je dire, celui qui croit à son propre salut et à celui du monde, celui qui, sans nécessairement y atteindre (et même en n'y atteignant jamais) croit néanmoins en la possibilité d'une autre réalité, plus haute

ou plus profonde que la réalité dite commune, et en un accord possible ou rêvé des choses entre elles et de l'homme avec elles. C'est, si l'on veut, l'univers de la concordance.

Cette petite opposition est évidemment trop rapide et superficielle. Il faudrait la développer plus avant, pour qu'apparaisse soit sa vérité soit son impertinence, soit encore — et plus probablement — la nécessité de la nuancer. Je ne l'ai exposée, je vous l'avoue, que dans une intention purement « pédagogique », au sens le plus actuel de ce mot, c'est-à-dire non pour enseigner quoi que ce soit mais pour animer, comme on me l'a demandé, un débat qu'il vous revient de nourrir.

Deuxième atelier :

LE POÈTE ET L'INSTITUTION

Texte de présentation :

Marcel Bélanger

Définissant tant bien que mal l'écriture comme aventure de la différence, pratiquant ce qu'il est convenu d'appeler écart par rapport à une norme insaisissable, prenant en charge sa propre mise à l'écart sous la forme parfois ostentatoire de la malédiction et la revendiquant par la révolte, le poète en viendra progressivement à douter d'une civilisation désormais considérée comme mortelle. Il rejette le système de valeurs qu'elle transmet, s'insurge contre l'humanisme, s'élève contre les dieux de la tragédie grecque, récuse les notions d'infini, de destin et de fatalité. Opposé au concept de transcendance qui fonde la métaphysique, il n'en continue pas moins à faire face au tragique de la condition humaine, mais l'absurde, le néant, le désespoir et le désarroi en constituent maintenant la géographie imaginaire. La transgression détermine alors la plupart des attitudes qu'il adoptera.

Cette critique systématique conduit le poète moderne à se dissocier de la société et de ses institutions ; ce qui est pris à partie, c'est d'abord et avant tout la norme, le présumé normal, ce produit bâtard d'une perception manichéenne de l'existence que la psychanalyse remettra sérieusement en question. Ce fallacieux équilibre des contraires se retrouve aussi bien dans les processus de la pensée que dans une manière de vivre, contrôlés par un ensemble plutôt complexe d'institutions se chargeant de modeler des comportements-types. Par contamination, le langage se voit lui aussi soumis à une norme d'inspiration socio-politique, surtout depuis la fondation de l'Académie. Divers mécanismes de surveillance sont mis en place dans le but d'en restreindre les débordements (les excès de langage), de régir la libre évolution du mot